

## Quelques citations sur le thème du corps

### À l'honneur de la 8<sup>e</sup> édition des Nuits de la lecture

**Colette, *La Retraite sentimentale*, Mercure de France**

« Moi, c'est mon corps qui pense. Il est plus intelligent que mon cerveau. Il ressent plus finement, plus complètement que mon cerveau. Quand mon corps pense... tout le reste se tait. À ces moments-là, toute ma peau a une âme. »

**Pierre Michon, *Les Deux Beune*, Verdier**

« Ses yeux avaient la même précaution rêveuse que la main, le même abandon. Il souriait. Et elle aussi se mettait à sourire, avec lenteur et jusqu'au bout, mais son sourire à elle n'était pas cette peinture de guerre, cette réclame ou ce bouclier d'ivoire, peut-être les trois, accrochés en permanence sous les cheveux d'Indien ; il n'était pas figé, le sourire d'Hélène, il variait, sautait en un instant de la joie à la mélancolie, et de l'une à l'autre ses rides s'ordonnaient à merveille autour de cet arc-en-ciel de l'âme, changeant, vibrant : sa chair qui courait les Beune la nuit était là devant elle, elle s'émuait de cette tangence fugace. Elle lui versait un rhum et le regardait boire. »

**Jean Giono, *Les Terrasses de l'île d'Elbe*, Gallimard**

« Ce sont les sens qui rendent heureux, et non l'esprit spéculatif. Voilà les fondements de la culture. Il est nécessaire d'avoir un toit sur la tête, mais pas n'importe quel toit. Ou alors, qu'on ne nous parle plus du bonheur : qu'on comprenne une fois pour toutes que nos temps ont des fins inhumaines ; que nous avons lâché la proie pour l'ombre. Les grottes de Lascaux n'étaient pas n'importe quelles grottes. »

**Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, Gallimard**

« C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas : notre corps. Quelque brigand que nous rencontrons sur une route, peut-être pourrions-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel sinon à notre malheur. Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. »

**Hervé Mazurel, *Kaspar l'obscur ou l'enfant de la nuit*, La Découverte**

« Comment cerner sinon ce qu'a pu constituer pour cet homme le fait d'habiter un tel corps ? Nous voulons dire, un corps qui, bien qu'entravé, n'a connu aucun des dressages coutumiers, n'a intériorisé aucune des disciplines enseignées au sein de la famille, de l'école, de la caserne ou de l'atelier ? Que fut d'ailleurs pour lui l'apprentissage si tardif des gestes les plus simples du quotidien, de ce savoir par corps qui peuple chacune des interactions sociales les plus ordinaires ? En outre, quelles pouvaient être les expressions d'un visage qui, pendant tant d'années, n'a suscité ni la reconnaissance ni les émotions

d'autrui ? Un visage qui, tout ce temps, n'eu jamais l'occasion de s'appréhender dans quelque miroir ? »

**Olivier Barbarant, *Un Grand Instant*, Champ Vallon (extrait du poème « Sonnet au cerceau »)**

« Je me jette à ce qui brille  
Je bondis sur des soleils  
Et quand je n'en trouve pas  
J'en dessine avec mon sang. »

**Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Métailié**

« Les corps sont d'emblée dans la clarté de l'aube, et tout est net »

**Louis Aragon, *Aurélien*, Gallimard**

« Aurélien ne se connaissait plus. Son cœur battait à rompre. Il était la proie d'un vertige qu'il n'avait jamais subi. Sa main tout entière caressa l'insensibilité du masque. Il la retira soudain, effrayé, et regarda sur ses doigts les traces blanches du plâtre. Il était animé de sentiments contraires. Il avait peur de penser quoique ce soit de défini. De conclure et de cet envoi et de cette image ceci ou cela. Pourtant, comme une marée, une certitude croissant en lui. Elle l'envahissait comme si elle fût venue du ventre, elle atteignait le torse, l'attache des bras, elle s'étendait à ses membres, elle montait à sa gorge, elle l'aurait fait crier, il en était étouffé, il en rougit avec violence, il ne fut plus que certitude, les contradictions s'effacèrent, et ses genoux fléchirent sur le rebord du lit. Comme il se penchait vers Bérénice, il lut dans ses yeux mors que Bérénice l'aimait ».

**Pascal, *Pensées* (édition établie, présentée et annotée par Alain Cantillon), Thierry Marchaisse**

« Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes, que divisant encore ces dernières choses il épuise ses forces en ces conceptions et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. »

**Hélène Dorion, *Mes forêts*, éditions Bruno Doucey**

« Mes forêts sont le bois usé d'une histoire  
que racontent des lunes tenues à bout de bras  
quand s'approchent la nuit et le hurlement  
de nos peurs mes forêts

sont la mise en terre de vagues immenses  
et de mots que je ne reconnais pas

elles sont un horizon de corps nus  
sur le plateau des heures  
qui bascule soudain  
la danse très lente des ombres  
vient hanter la machine de nos pas »

**Marie Bonaparte et Sigmund Freud, *Correspondance intégrale*, Flammarion**

« j'ai un plaisir colossal – où le monde entier disparaît. »

**Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Plon**

« Ce matin l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. Paix... J'aime mon corps; il m'a bien servi. »

**Pierre Ducrozet, *Variations de Paul*, Actes Sud**

« Au début ce n'est qu'un picotement léger, à peine un frémissement au niveau du bras gauche et des doigts de pied. Paul rouvre les yeux un instant, la lumière abricot sinue entre les oliviers du jardin, l'instant s'étale. Il sait la déflagration à venir. Il se croit prêt ; on ne l'est jamais. Le chuchotis parcourt sa jambe, arrive au bassin, se glisse dans la colonne et file droit jusqu'au cou. Paul laisse faire. Il sent son corps disposé à accueillir la vague. Il n'en connaît jamais à l'avance la teinte ni la puissance. Il s'allonge quand même et on y va. »